

géreux. Encore fallait-il l'y préparer. Je mis, sous je ne sais plus quel prétexte, Silvain sur le tapis.

— Tu as, lui dis-je, en Silvain, un domestique qui semble t'être bien dévoué.

— Tu ne te trompes point.

— Et il y a longtemps qu'il est à son service ?

— Près de dix ans.

— Tu n'as jamais eu à t'en plaindre ?

— Jamais : c'est la probité et la fidélité en personne.

— Sais-tu d'où il est ?

— De l'Auvergne, je crois.

Il ajouta en souriant :

— Tu parais t'intéresser joliment à Silvain. Est-ce que par hasard tu aurais formé le projet de me l'enlever ? Je t'avertis que tu perdrais ton temps et ta peine. Il a refusé, pour ne pas se séparer de moi, cinq ou six places plus lucratives que celle qu'il a chez moi.

Je répondis je ne sais plus quoi et la conversation changea d'objet.

Le lendemain, Silvain se trouvait pour son service dans ma chambre, je résolus de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes.

— Silvain, dis-je brusquement, connaissez-vous Riom ?

Il se troubla, pâlit et dit en balbutiant :

— Oui, monsieur.

— Vous n'y avez pas eu, il y a dix ans, une affaire... désagréable ?

Son trouble et sa pâleur augmentèrent.

— Je vois, finit-il par dire, que Monsieur me connaît et connaît mes antécédents. Dieu, j'en ai le ferme espoir, m'a pardonné. J'espérais que les hommes ne seraient pas plus sévères. S'il en doit être autrement, si je dois perdre ma réputation et ma place, que la volonté de Dieu soit faite !

Ces paroles furent dites avec un ton de sincérité auquel l'hypocrisie la plus habile ne saurait atteindre.

— Vous ne perdrez, dis-je, ni votre réputation ni votre place, si vous voulez être franc avec moi. Je vais vous donner l'exemple. J'étais juré aux assises où vous avez comparu.

Il tomba à genoux et fondit en larmes.

— Relevez-vous, lui dis-je, et racontez-moi comment vous vous y être pris pour devenir honnête homme.

— Monsieur, dit-il, aussi vrai que Dieu nous voit et nous entend, je vais vous dire la vérité. Le maître que j'ai volé à Riom m'avait donné l'exemple de tous les vices. En voyant ce bourgeois, cet homme riche, instruit, prêter à grosse usure, fouler le pauvre, la veuve et l'orphelin, violer impunément toutes les lois divines et humaines, je me crus autorisé à n'être pas plus scrupuleux. Quatre mois de prison préventive, les débats des assises m'avaient fait réfléchir et disposé à mener une vie meilleure. Il est à croire que ces bonnes résolutions n'auraient pas duré, et que comme tant d'autres, j'aurais récidivé, si la Providence ne m'avait pas conduit chez M. Desbont. Sa justice, sa probité, la confiance qu'il me témoignait tout d'abord me le firent prendre en estime. Cette estime se changea en un respectueux attachement, à la suite des soins qu'il me fit prodiguer et me donna lui-même durant une longue et dangereuse maladie. Il y avait à peine quelques mois que j'étais chez M. Desbont lorsque je fus atteint d'un mal contagieux. Combien de maîtres se seraient débarrassés de moi en m'envoyant à l'hôpital ! M. Desbont agit autrement. J'aurais été no parent qu'il n'aurait pas eu, je crois,

plus de soins qu'il n'en eut pour un pauvre domestique. Il aurait fallu être un monstre pour n'être pas attendri par de pareils procédés. Or, Monsieur, je n'étais pas un monstre, mais une nature faible et capable de se laisser mener au bien et au mal selon les occasions, les circonstances, les exemples surtout. Que vous dirais-je de plus ? Voici dix ans que je suis au service de M. Desbont. Interrogez votre ami, et s'il a à me reprocher autre chose que ces défauts, dont nul n'est exempt, les maîtres pas plus que les domestiques, je consens à ce que vous révoquiez mon triste passé.

Un autre entretien que j'eus avec M. Desbont acheva de me convaincre que Silvain était devenu honnête homme et chrétien. Dès lors mon devoir était clair. Je garderais le silence et n'humilierais pas le pêcheur converti. C'est ce que je fis.

— Votre histoire, dis-je à M. Valon, prouverait en effet qu'un bon maître fait un bon domestique. Malheureusement pour votre thèse, cette histoire n'est qu'un fait isolé, et auquel on peut opposer faits contraires. Que d'excellents maîtres qui n'ont pas réussi à moraliser leurs serviteurs !

— C'est qu'ils s'y sont mal pris. Écoutez une autre histoire. Vous connaissez ma fille aînée ? Il y a un an, elle prit à son service une jeune fille qui excellait dans tous les travaux d'aiguille. Ce n'était pas une couturière, une lingère, une modiste, c'était une *fée* que Léontine. Sous ses doigts le moindre chiffon prenait un air élégant et charmant. Ma fille assurait qu'elle dépensait un tiers de moins pour sa toilette, et éclipsait toutes ses amies. Pourquoi Léontine avait-elle la langue aussi délicate que les doigts ? En quelques semaines elle eut semé la zizanie, non-seulement dans ma maison, mais parmi les domestiques du voisinage. Je fis comprendre à Berthe qu'il fallait congédier cette *fée* adroite et malfaisante. Ma fille me supplia de lui accorder trois mois pour essayer de corriger sa femme de chambre. Je cédai, tout en m'accusant de faiblesse. Savez-vous ce qui est arrivé, M. le sceptique ? Au bout des trois mois Léontine avait dépouillé ses défauts et gardé ses qualités.

— Cela prouve simplement que Mademoiselle Valon est un ange.

— Ma fille est tout uniment une bonne maîtresse, et je soutiens que celles qui voudront l'imiter réussiront neuf fois sur dix à corriger les défauts des personnes à leur service. Mais on manque d'indulgence, ou de fermeté ou de patience. On exige tout d'un coup d'une pauvre fille des qualités qu'elle ne peut tenir ni de sa famille, ni de son instruction, ni de son éducation ; on achève le roseau à demi brisé ; on éteint la mèche qui fume encore ; on change de femme de chambre tous les trois mois sinon tous les mois : on est mal servi, on se plaint ; on manque à la charité, à la justice, et un beau jour il se fait une explosion de récriminations et de plaintes semblable à celle dont nous a vons été témoins, chez Mme des Brossards.

— Vous pourriez bien avoir raison.

— Comment je pourrais avoir raison ! mais j'ai raison sûrement, complètement.

— Quel dommage que vous n'ayez pas besoin en ce moment d'un domestique !

— Pourquoi me dites-vous cela ? J'accepterais volontiers un aide-jardinier.

— J'en sais un robuste et intelligent, mais qui, pour des raisons que j'ignore, s'est fait éconduire en un an de cinq ou six places. Comme c'est le neveu de mon frère de lait, je porte quel que intérêt à ce mauvais sujet. Dites un mot et je vous l'envoie à vos risques et périls.